

CORNERSTONE

REVUE DU CENTRE OECUMÉNIQUE DE THÉOLOGIE DE LA LIBÉRATION SABEEL



© CPT

FAIS GRANDIR EN NOUS LA FOI

Dans ce numéro

"Fais grandir en nous la foi", Considérations sur le Pardon dans le contexte de l'Occupation, <i>par le personnel et des amis de Sabeel</i>	1
Le génocide arménien et le pardon, <i>par Élise Aghazarian</i>	5
Le pardon est-il un acte de devoir ou un acte de libération ? <i>par Bassam Aramin</i>	8
Pardon et vengeance après cinquante ans d'occupation, <i>par Rami Elhanan</i>	10
Soulha, une réconciliation, <i>par Jean Zaru</i>	12
Le défi du christianisme, <i>par Fr. Jean Nyembo, sj.</i>	14
Aperçu de nos activités,	16

Considérations sur le Pardon dans le Contexte de l'Occupation,

par le personnel et des amis de Sabeel.

« ... Combien de fois devrai-je pardonner à mon frère s'il ne cesse pas de pécher contre moi ? Jusqu'à sept fois ? Non, lui répondit Jésus, je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. »

(Matthieu 18,21-22 – Trad. FC)

Le pardon est une composante essentielle de la foi et de la vie chrétiennes. Dès leur plus jeune âge, nous apprenons aux enfants à prier : « pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés » (Matthieu 6, 12). Le pardon des péchés par le Dieu de miséricorde, à travers la crucifixion et la résurrection de Jésus, est le principal message de l'évangile. Même du haut de la croix, notre Seigneur a dit : « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font. » (Luc 23, 34).

Il n'y a pas de christianisme sans pardon, et cependant la pratique du pardon continue d'être un défi spirituel pour ceux qui suivent Jésus aujourd'hui. Récemment, un petit groupe de Palestiniens et d'étrangers de la région se sont réunis au bureau de Sabeel à Jérusalem pour réfléchir à la signification du pardon en cette époque et en ces lieux particuliers. Nous avons prié ensemble, nous avons lu la Bible et nous nous sommes demandé en quoi consiste le pardon dans ce contexte, face à la poursuite de l'occupation et de l'oppression soutenue par l'État.

Certains thèmes récurrents sont ressortis de cette conversation :

- Comment comprenons-nous le pardon lorsque la violation n'appartient pas au passé mais se poursuit encore ?
- La repentance est-elle requise pour recevoir le pardon ? Est-elle requise pour accorder le pardon ?
- Le pardon est-il une aide ou une entrave à la cause de la libération et de la justice ?
- Jésus a dit : « Pardonne-leur, Père, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Mais qu'en est-il si nos oppresseurs savent très bien ce qu'ils font ?
- Comment trouver le courage, la force, la foi pour pardonner ?

D'abord, il faut dire que, pour beaucoup, il semble totalement prématuré de parler de pardon dans ce contexte. Comme quelqu'un de notre petit groupe le disait, peut-être aurions-nous dû attendre la fin de l'occupation pour publier un numéro de Cornerstone sur ce sujet ! Pourtant, ces amis de Sabeel

ont pensé qu'il était important, en tant que peuple de croyants, de réfléchir loyalement sur le commandement des Écritures de pardonner.

Ce ne fut en aucun cas une étude exhaustive de la question du pardon, ni dans les Écritures, ni dans la pratique chrétienne. En fait, nous avons découvert qu'il y avait au moins autant de façons d'interpréter les paroles de Jésus qu'il y avait de personnes dans le groupe ! Mais il devint très clair qu'il était impossible, dans ce contexte, de débattre du pardon seulement comme d'un concept théologique. Dans un contexte d'oppression, les débats relatifs au pardon conduisent nécessairement à des discussions sur la justice, la réconciliation et les réparations.

Un membre de notre groupe, un accompagnateur œcuménique (voir www.eappi.org) à Yanoun, nous a raconté qu'il avait vu un habitant du village au milieu des décombres de son entreprise familiale qui avait été détruite une nouvelle fois par des soldats israéliens. Ce n'était pas la première fois, mais à plusieurs reprises déjà, on avait retiré à cet homme les moyens de faire vivre sa famille. Pas une fois, mais à plusieurs reprises il avait été dépouillé de sa dignité.

Cette situation n'est pas une exception. L'expérience des Palestiniens est remplie de ce genre de violations répétées. Des villages entiers sont rasés maintes et maintes fois. Jour après jour, l'humiliation se vit aux postes de contrôle. Le mur de séparation barre la route à la lumière du soleil, barre simplement la route, et empêche toute libération ; pas seulement une fois, mais chaque matin. Comment pardonner des injustices qui n'appartiennent pas au passé mais qui se poursuivent, toujours au présent ?

Si nous nous rapportons aux Écritures, nous lisons que Jésus a dit que nous devons pardonner « jusqu'à soixante-dix-sept fois ». Et il a encore dit : « Et si cette même personne t'offense sept fois en un jour et revient à toi sept fois, et dit 'je me repens', tu dois la pardonner » (Luc 17, 4).

Ceci semble impliquer le besoin pour un chrétien de pardonner des offenses en cours et répétées.

En mettant ces propos dans le contexte de l'occupation de la Palestine, nous nous interrogeons : Jésus aurait-il demandé à un homme de pardonner la démolition de son foyer soixante-dix-sept fois, et même sept fois par jour. Nous savons qu'en entendant cet enseignement, les disciples de Jésus, pleins de défiance, répondirent en disant : « Fais grandir en nous la foi. » Pour nous aussi, cet ordre a semblé incroyable, peut-être même déplacé.

Tout d'abord, nous savons bien qu'il y a des chefs religieux, des responsables de communautés et des proches parents qui poussent les endeuillés au pardon avant même qu'ils ne soient prêts. En réalité, il y a là une forme d'oppression théologique de dire à un homme debout au milieu des décombres de sa maison qu'il doit pardonner. C'est une oppression théologique de soutenir qu'une mère qui a perdu son fils sous la violence doit immédiatement pardonner ou même remercier Dieu qu'il « soit mort pour la bonne cause ». Le pardon peut éventuellement venir, mais les endeuillés n'ont-ils pas la permission de pleurer d'abord ?

D'autre part, quand nous considérons l'enseignement de Jésus de pardonner des offenses en cours et répétées, nous nous demandons si le pardon doit laisser les agresseurs impunis. Le pardon de ces péchés diminuerait-il la possibilité d'obtenir justice ? Et qu'en est-il de la compensation de notre souffrance ? Qu'en est-il des réparations ?

Nous avons commencé en parlant de pardon et, comme vous le voyez, nous sommes déjà passés à la repentance, à la justice et aux réparations ! Nous ne comprenons vraiment pas comment pardonner alors que nos familles, nos voisins et nos communautés ne sont toujours pas libres, et nous ne pouvons pas abandonner notre désir de justice. C'est la raison pour laquelle nous nous joignons aux disciples pour prier Jésus : « Fais grandir en nous la foi ! »

Bien que le pardon ne soit jamais simple ni facile, il est toujours plus facile quand l'offense relève du passé. Il est aussi beaucoup plus facile si l'agresseur manifeste un sentiment de repentir. Mais nous sommes aujourd'hui dans une situation où certains occupants nient qu'ils occupent la Palestine. Certains nient même l'existence de la Palestine ou l'existence des Palestiniens ! C'est pour cette raison que le rapport entre repentir et pardon fut le thème majeur de notre discussion.

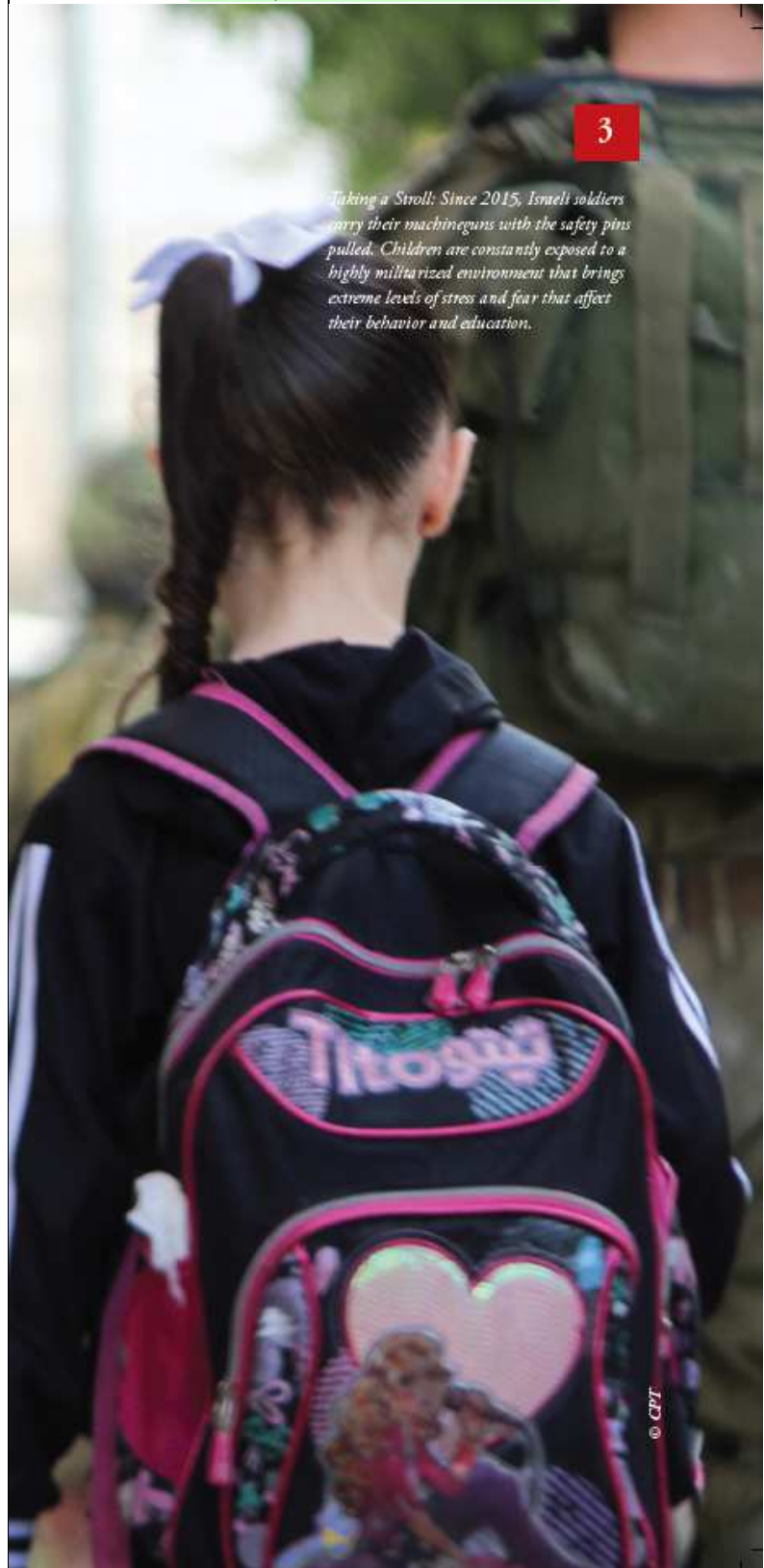
Quand Jésus nous a commandé de pardonner, il a dit : « Si un autre disciple pêche et s'il y a repentance, tu dois pardonner ». Mais qu'en est-il s'il n'y a pas de repentir du tout ? Sommes-nous encore obligés de pardonner ? Est-il même possible de pardonner dans cette situation ? À quoi ressemblerait un tel pardon ? Un membre du personnel a parlé de l'exemple de gens qui ne reçoivent jamais d'aveu, ni d'expression de repentance, mais choisissent tout de même de pardonner à leur agresseur – par exemple, des femmes qui ont été victimes de violences sexuelles. Bien que, le plus souvent, de tels agresseurs ne reconnaissent jamais leur crimes, beaucoup de femmes ont trouvé le moyen et la force de leur pardonner. Pardonner l'agresseur devient une étape majeure de leur propre guérison.

Le pardon coûte cher. Le grand sacrifice qu'implique l'offre du pardon est une chose dont de nombreux membres de notre groupe ont témoigné.

En particulier, quand nous parlons de pardonner des injustices qui se déroulent encore, et à des agresseurs qui nient de nous faire du tort, il est important de reconnaître que le pardon peut être douloureux.

Bien sûr, en tant que disciples de Jésus, le sacrifice nous est chose familière. Nous savons que notre Seigneur a pris sur lui tous les péchés du monde quand il a été crucifié à

Petite promenade : Depuis 2015, les soldats israéliens circulent avec des armes dont la sécurité est dégoupillée. Les enfants sont en permanence au contact d'un environnement totalement militarisé. Cela provoque des niveaux extrêmes de tension et de crainte, qui affectent leur comportement et leur éducation.



Taking a Stroll: Since 2015, Israeli soldiers carry their machineguns with the safety pins pulled. Children are constantly exposed to a highly militarized environment that brings extreme levels of stress and fear that affect their behavior and education.

Jérusalem, et nous l'avons entendu appeler tous ses disciples à « porter la croix et à le suivre » aussi. Le chemin de la croix ne va jamais sans douleur et sans combat – mais nous croyons aussi que le chemin de la croix mène à la vie !

En continuant à réfléchir sur le rapport entre pardon et repentance, notre groupe a passé beaucoup de temps à discuter de ce qu'il est important de voir en une personne (ou un État) qui demande le pardon. Arrivés à ce stade, il était clair que nous étions passés du

**« PAR DESSUS TOUT,
QUAND NOUS
PARDONNONS, NOUS LE
FAISONS GRÂCE À
NOTRE FOI EN DIEU
QUI, À TRAVERS
JÉSUS, NOUS A DÉJÀ
PARDONNÉS. »**

pardon à la repentance et que, maintenant, nous abordions le but ultime des deux : la réconciliation.

Pour que le pardon mène à la réconciliation, il semble clair qu'un certain nombre de choses doivent être réunies. D'abord et avant tout, il paraît important d'enregistrer un aveu de culpabilité et de responsabilité. Dans notre situation, par exemple, nous espérons entendre un jour l'État d'Israël admettre qu'il a eu tort d'occuper la Palestine. Avec cet aveu de culpabilité, on aimerait une confession et le désir d'être pardonné.

L'aveu de culpabilité et le désir d'être pardonné doivent aussi

s'accompagner de repentance. Repentance signifie littéralement « revenir en arrière ». Il est impossible de remonter le temps et d'effacer les injustices de décades d'occupation. Cependant, si le pardon doit mener à la réconciliation, il devrait y avoir un réel changement de conduite, un rejet conscient des tactiques d'oppression et une avancée vers la libération, la justice et les droits humains.

Ces étapes sont capitales pour imaginer un moment où l'occupation pourrait être pardonnée dans son ensemble. L'un des membres de notre groupe a partagé cette expérience, vécue lors du passage récent à un poste de contrôle : pour une raison ou une autre, le soldat et lui-même commencèrent à parler. Il a pu voir que ce soldat, bien qu'il portât l'uniforme et l'arme de l'occupant, était mal à l'aise avec le travail qu'on lui faisait faire. De fait, au moment de vérifier sa carte d'identité, le soldat a dit : « Je suis réellement désolé pour ceci. » Et il a ajouté « Je l'ai pardonné ! je l'ai vraiment pardonné. C'est facile de pardonner un individu. Mais je ne pardonne pas au système injuste qui lui met l'arme dans la main, et lui donne le pouvoir de m'opprimer. C'est tout à fait différent. »

Maintes et maintes fois, la différence entre pardonner des individus et pardonner l'injustice du système surgissait dans nos conversations de groupe. Bien qu'une personne soit capable de penser pardonner les petites offenses quotidiennes, le devoir de pardonner toutes ces années de souffrance et d'oppression nécessite quelque chose de plus. L'amour seul ne suffit pas. La maturité ne suffit pas. Nous considérons comment nos frères et sœurs Sud-Africains ont travaillé avec tellement de diligence pour la vérité et la réconciliation après la fin de l'Apartheid, et nous voyons que, malgré la difficulté, une vraie repentance est possible, au moyen de la grâce. La libération et une vie

commune sont possibles. Le pardon est possible. La réconciliation est possible. Mais c'est l'œuvre de la grâce.

Alors, à quoi cela nous mène-t-il ? Comment comprenons-nous le pardon dans ce contexte d'occupation ? Qu'est-ce que nos prières, notre travail, et notre réflexion en commun nous ont appris ?

Le pardon ne mettra pas fin au conflit. Pardonner aux occupants ne fermera pas le livre de nos souffrances, et ne les dégagera pas de leur responsabilité pour ce qu'ils ont fait. Le pardon ne changera rien à notre passion pour la justice. Nous vivons parfois tellement sous le poids de notre propre colère que nous en sommes paralysés. Lorsque Jésus nous demande de pardonner, c'est peut-être pour nous libérer de la prison de la souffrance, de la colère et de l'amertume, de sorte que nous soyons libres de rechercher la justice pour nos voisins.

Le pardon est très important pour notre foi et pour notre situation car, lorsque nous pardonnons, c'est nous qui sommes libérés. Quand nous pardonnons, nous nous débarrassons du pouvoir de l'oppresseur sur nous. Quand nous pardonnons, cela n'a rien à voir avec la responsabilité de rompre le cycle de la violence.

Par dessus tout, quand nous pardonnons, nous le faisons grâce à notre foi en Dieu qui, à travers Jésus, nous a déjà pardonnés. Jésus nous a appris à prier : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». Jésus nous a aussi appelés à chercher la justice, à libérer les opprimés, et à dire la vérité à ceux qui ont le pouvoir. Nous nous efforçons d'être fidèles à tous ces engagements, et nous prions donc avec les disciples : « Montre-nous le chemin. Fais grandir en nous la foi ! »

Trad. L. Buot.



LA VALEUR DE L'ÊTRE VIVANT...

LE GÉNOCIDE ARMÉNIEN ET LE PARDON

Élise Aghazarian

Avez-vous déjà ressenti cette présence ? Elle vous rend visite, de temps en temps. Minuscules sensations d'un lieu, d'une personne, d'une mélodie gravée dans votre mémoire, d'une perte douloureuse qui vous rend plus fort pour exister, de cette mystérieuse force qui permet d'avancer.

Là où j'ai grandi, de nombreuses familles ont été des réfugiés, à un moment ou l'autre. Des histoires de lieux et de survie ont circulé dans les quartiers arméniens, chrétiens, musulmans et juifs. De simples questions comme « comment t'appelles-tu ? », « d'où viens-tu ? » peuvent souvent venir trébucher sur une mémoire collective d'expropriation et de transcendance.

Le poids de la mémoire.

Mes grands-parents faisaient

partie des milliers d'Arméniens qui ont cherché refuge au Levant, à la suite du génocide après la 1^{ère} Guerre mondiale. Le voyage les amena par hasard à Jérusalem. Un de mes grands-parents avait perdu son père et sa mère. La mère de ma grand-mère paternelle avait été déportée d'un village pas très éloigné de la Méditerranée. Avant la déportation, elle avait plusieurs enfants. Mais ils ont fait partie des 1,5 millions victimes qui ont perdu la vie, suite à la politique ottomane d'extermination des Arméniens. Elle a été aux anges de découvrir qu'elle pouvait encore concevoir en donnant encore naissance à deux bébés. L'un d'eux fut ma grand-mère paternelle, née dans un centre de réfugiés après la déportation, pas très loin de la frontière turco-syrienne.

Nous avons vécu avec elle

au cours des années 80. Je l'observais souvent, tôt le matin, quand elle chantait en turc ottoman, en français ou en arménien, en faisant bouillir le lait du petit déjeuner dans sa maison du quartier chrétien de Jérusalem.

« Si le génocide arménien n'avait pas eu lieu, ou bien s'il avait été alors vraiment reconnu à ce moment-là, peut être que les catastrophes qui ont suivi ne se seraient pas produites », disait elle souvent. J'ai appris plus tard qu'Hitler avait dit en préparant l'Holocauste des Juifs : « Après tout, qui parle encore aujourd'hui de l'anéantissement des Arméniens ? ». Cela a fait boule de neige depuis.

En fin de compte, les Palestiniens sont aussi devenus des victimes de l'Holocauste après être devenus des réfugiés en 1948, suite à la création de

l'État d'Israël.

Le Parlement turc avait réellement débattu de créer des tribunaux pour juger les coupables du génocide arménien en 1918, puis la question a été interdite par les gouvernements turcs successifs. On a utilisé l'article 301 du code pénal considérant ce sujet comme une "atteinte à l'identité et à l'honneur de la Turquie".

Cet épisode purement humain est devenu un sujet de politique internationale et régionale. Reconnaissance, déni ou indifférence ont grandement subi l'influence des discours du moment.

En janvier 1989, nous avons déménagé vers le Quartier arménien de Jérusalem, regroupé autour de l'ancienne confrérie de la Cathédrale St Jacques. Une communauté arméno-palestinienne existait là bien avant le génocide, mais le reste du quartier était principalement composé de réfugiés et de leur progéniture. Certains d'entre eux étaient arrivés à Jérusalem, main dans la main en tant qu'orphelins, ou bien avec leurs mères, et ils ont commencé une nouvelle vie, regroupés dans ce quartier. Ceci a nécessité l'apprentissage de nouvelles langues, de nouveaux métiers et compétences, et la découverte de nouvelles personnes.

Quand ils se rencontraient, les voisins de la seconde génération partageaient les épisodes difficiles de leur saga familiale, y compris les viols, les décapitations, ou famines... Ainsi que de petites histoires comme celle d'un enfant bédouin musulman qui les avait sauvés, celles du parfum d'un oranger, d'un cimetière, d'un mal au pied. Certains habitants du quartier étaient des réfugiés pour la

Deuxième fois, après avoir perdu leur maison à Jérusalem-Ouest, après la guerre de 1948. Malgré cela, notre communauté un peu recluse était ouverte aux joies et aux bonheurs du moment : avec de nombreuses célébrations religieuses et de l'enseignement.

Régler ses comptes avec le passé.

Je me suis souvent demandée : comment les survivants se sentent-ils par rapport au passé qu'ils ont laissé derrière eux ; surtout lorsque les années ont passé, sans pouvoir jamais rentrer chez eux ? Comment les coupables aussi pouvaient-ils vivre avec toutes ces choses ? Certains visages ne venaient-ils jamais les hanter ? Les ordres que les soldats avaient reçus de leurs supérieurs pour tuer les civils, les rendaient-ils moins coupables ? La Turquie moderne s'est efforcée de fermer simplement cette page difficile, en prétendant que cela ne s'est jamais passé. Va-t-elle continuer à construire une république moderne en adhérant à une idéologie de croissance, de modernisation, avec une telle mémoire sélective ?

Que dit la Turquie ?

Les gouvernements turcs ont successivement cherché à justifier ou à nier le génocide sous différentes allégations. Ce fut en fin de compte une guerre "égalitaire" avec des "victimes des deux côtés", dit-on parfois. Ou encore ils accusent les Arméniens. Les appels à la réforme et à la liberté de certaines personnalités arméniennes de l'époque, ont été présentés comme autant de trahisons.

Certains Arméniens ont été accusés "d'allégeance avec les Russes", provoquant ainsi la punition collective de tous les Arméniens, sous prétexte de diverses hypothèses de

conspiration. La supériorité nationale turque était très populaire à cette époque, et elle fournissait un terreau fertile pour la diffusion de telles idéologies. Comme les Arméniens avaient de hautes positions dans l'Empire ottoman il y eut aussi une politique de la terre brûlée, quand l'Empire s'effondra. Les gens au pouvoir ont aussi utilisé la religion, à cette époque, pour justifier une "sainte mission" pour les Turcs et les Kurdes.

A propos de pardon.

Que pensez-vous du génocide et du pardon ? - J'ai posé cette question à quelques descendants du génocide, originaires du village de mon grand-père. Je reviens sur une des réponses de K., une femme concernée par le sujet, qui me dit "comment puis-je pardonner alors qu'ils ne demandent même pas pardon ?". D'autres ont insisté sur la difficulté du pardon ou de l'oubli.

Le souvenir constitue un fardeau, une épreuve parfois, lourde et douloureuse sur les épaules des descendants ; une hypothèque sur l'idée que l'on se fait du passé et du futur ; c'est une identité imposée. En même temps, cela crée un sentiment de solidarité intérieure et une volonté de fidélité.

Chaque année, depuis plus de cent ans, les Arméniens ont demandé une prise en compte, une reconnaissance (du génocide, ndt.) par une Turquie qui veut normaliser l'histoire en cachant ce qui s'est passé, ou qui le considère comme chose due. Malheureusement, il y a quelques années, quelques villages kurdes ont aussi été détruits par l'armée turque.

Un triste isolationnisme régional a encore été mis en place par les gouvernements

turcs qui ont fermé les frontières avec ce qui restait de l'Arménie post-soviétique.

Reconnaissance ?

Le Mouvement national kurde a maintenant reconnu le génocide arménien, mais c'est plus compliqué pour la Turquie qui oppose souvent la pression politique et économique à la demande de reconnaissance du génocide par certains pays.

Malheureusement, le phénomène mondial actuel de globalisation normalise peu à peu le nettoyage ethnique, en dévalorisant la vie humaine. Et la prolifération des armes le rend d'autant plus dangereux.

Le pardon et la véritable réconciliation sont des processus de guérison qui ne se réalisent pas en un seul jour. Pour pardonner, on a besoin d'abord de régler ses comptes avec le passé, de prendre l'autre en considération, de reconnaître les atrocités (commises) eu égard à la dignité humaine. Cela implique divers éléments : de la volonté, du courage, une reconnaissance, une réciprocité, de l'empathie et de la sincérité. Tout cela serait trop vague et irréaliste sans véritable justice et de retour au pays. Les épines du passé ne peuvent être totalement éliminées par une telle démarche mais cela peut aider à construire des ponts.

Lueurs d'espoir.

Je me souviens d'une rencontre à ce sujet. - J'étais sur le pas de la porte du magasin de couture de ma grand-mère, dans

la rue Azzahra à Jérusalem-Est, lorsqu'un Turc est descendu de sa voiture avec sa femme. "La robe de ma femme a besoin d'une retouche", dit-il. Ils avaient besoin de quelqu'un pour cela. "Laisse-les entrer", dit ma grand-mère. Elle fixa son regard sur l'homme à travers ses épaisses lunettes, et elle lui dit qu'elle parlait turc, et qu'elle était arménienne. L'entendre lui parler en langue turque le rendit quelque peu nostalgique. "Voudriez-vous un peu de café arménien ?", lui demanda-t-elle. L'homme et sa femme firent un signe de tête. Elle leur raconta comment leurs peuples vivaient bien ensemble par le passé, et comment les puissances coloniales les avaient divisés. "Le peuple arménien n'est pas mort, nous sommes vivants", ajouta-t-elle dans un sourire plein de vie. "Les ottomans pensaient qu'en éliminant les chrétiens arméniens, ils pourraient s'en sortir tout seuls, mais peu d'entre eux ont compris que ceci signifiait la fin de l'Empire".

L'homme et sa femme lui rendirent de nouveau visite. Elle leur demanda à quoi ressemblaient les endroits dont sa mère lui avait parlé. On pouvait ressentir de la compassion humaine. Une attitude qui me fait penser de temps en temps à celle de quelques courageux écrivains et personnalités turcs, tels que le journaliste turco-hollandais **Sinan Can**, qui a décidé de se remettre en question et de faire des recherches pour comprendre ce qui s'est vraiment passé pendant le génocide, dans la série hollandaise "Frères de Sang". Cette démarche, preuve d'un esprit de vraie solidarité

authentique, a été très utile. .

J'ai souvent repensé à cette histoire, à la façon simple dont ma grand-mère exprimait sa vision de l'histoire. Le nettoyage ethnique vise à détruire la vie et l'identité d'un groupe particulier. On s'approprie ses terres et ses ressources économiques, on banalise le nettoyage ethnique et on occulte le caractère spécifique de gens qui sont différents. Aussi, pour transformer ces choses, il faut faire absolument le contraire.

Maintenant, cent ans plus tard, des centaines de Syriens, d'Iraqiens, de Palestiniens et de Yéménites meurent dans leur lit, dans les rues, dans des lieux de culte ; ils sombrent en mer, ou sont torturés dans les mêmes déserts que les Arméniens ont parcourus autrefois comme réfugiés. Des groupes radicaux comme l'État islamique nous rappellent les précédents auteurs criminels du génocide. L'invitation à se souvenir de ce morceau d'histoire, même 102 ans plus tard, n'est pas un appel à garder rancune. Il s'agit juste de saisir le bon moment, de se laisser instruire par le passé, et de préserver la valeur de la vie. Heureusement qu'un jour les descendants de ceux qui ont été tués dans la région, s'arrêteront un peu, et en soupirant ils se souviendront. Ceux qui ont agi pour la justice, qui ont sauvé des vies, qui ont sorti des gens des décombres, seront honorés comme des héros de guerre. En même temps, ceux qui ont été expropriés, cette année, l'an dernier, et durant les cent années passées, ont encore beaucoup de questions à nous poser, et beaucoup à nous apprendre.

Élise Aghazarian est écrivaine et chercheuse. Palestinienne arménienne, elle a grandi à Jérusalem-Est. Spécialisée en sciences sociales, elle travaille dans le domaine des médias. Elle réside actuellement aux Pays-Bas.



"Ne bouge pas !" - Un soldat israélien plein de zèle menace de son fusil un Palestinien qui refuse de baisser ses pantalons en pleine rue..

LE PARDON EST-IL UN ACTE DE DEVOIR, OU BIEN UN ACTE DE LIBÉRATION ?

Bassam Aramin, membre du Cercle des Parents endeuillés – Forum des Familles.

Au cours de violents conflits entre les peuples et les nations, tels que le conflit israélo-palestinien, les seuls gagnants sont les tombes ou les marchands d'armes qui s'enrichissent encore d'avantage du sang versé des deux côtés. Quoique les Palestiniens et les Israéliens soient d'accord sur la plupart des sujets à la source du conflit, celui-ci n'est finalement qu'une fusillade entre les deux camps, chacun essayant de différentes manières de se justifier de poursuivre le conflit, tout en cherchant une solution en accord avec leur discours, qu'il soit historique, national, religieux ou politique.

Il semble bien que ce conflit n'ait pas de solution, et qu'il n'y en ait jamais eu de plus difficile. Aucune des parties n'est prête à un quelconque compromis pour y mettre un terme.

L'histoire humaine nous a appris que les conflits, quelle qu'en soit la gravité, même accompagnés de guerre,

d'effusions de sang, de destructions ou de déportations, ne sont pas éternels. Chaque conflit a une solution et une fin. Sa résolution ne se réalise pas d'un seul coup et il faut pour cela plus qu'un accord de paix. Il y a plusieurs étapes à franchir et, plus important encore, il faut mettre en place un processus historique et populaire formel de réconciliation constituant la phase finale de sa résolution.

C'est de là que découle la philosophie qui a mené à la création du Cercle des Parents endeuillés - le Forum des Familles pour la Paix et l'Égalité.

Des pourparlers pour une réconciliation historique entre deux peuples exigent d'abord, dans un prélude long et intensif, d'en faire accepter l'idée, surtout de la part des organismes de la société civile dont l'intégrité et l'autorité morale leur permettent de faire entendre leur voix et de propager leur message.

Le CPFF [Ndt. Cercle des

Parents - Forum des Familles] est une organisation fondée en 1995, regroupant plus de six cents familles palestiniennes et israéliennes ayant perdu leurs enfants ou des êtres chers en conséquence directe du conflit.

Ce forum constitue une noble initiative invitant à arrêter les tueries et les bains de sang qui aggravent et prolongent une lutte qui ne mène qu'à davantage de morts dans les deux camps. Même si parler de processus de réconciliation est choquant et difficile, il est important et juste de le faire. C'est une démarche historique, nécessaire et salutaire, indispensable pour surmonter la souffrance du passé, pour préparer l'avenir et enfin tourner la page sur toutes ces tragédies.

Une réconciliation sincère repose principalement sur la vérité, ce qui implique de reconnaître les tragédies que se sont causées les deux camps, et d'assumer ensuite la responsabilité morale qui s'en suit.

Ce processus peut sembler reposer surtout sur des personnes individuelles, les membres palestiniens et israéliens du Forum. Chacun avec sa propre histoire fait partie intégrante du discours national de chaque côté.

J'ai moi-même souffert ce que la plupart des gens de Palestine a supporté à cause de l'occupation israélienne. J'ai passé sept ans dans les prisons israéliennes, quand j'avais 17 ans. Ces années ont été faites d'oppression, d'injures, de tortures et de toutes sortes de tourments physiques et psychologiques afin de briser la volonté de résistance contre l'occupation.

Ces années sont remplies de souvenirs douloureux, mais passer outre ces blessures psychologiques fait partie de notre conviction en tant que combattants pour la fin de l'occupation, pour la libération du territoire et du peuple palestinien. Sublimer la douleur et surmonter les tragédies du passé sont les premiers pas vers la réconciliation, et donc vers le pardon.

Le 16 janvier 2007, Abeer, ma fille chérie âgée de 10 ans a été tuée par un soldat israélien. Elle a été touchée derrière la tête par une balle en caoutchouc tirée d'une distance n'excédant pas 20 mètres. Elle était accompagnée de sa sœur, en rentrant de l'école.

Ce fut une journée noire, et un point de transformation radicale dans ma vie personnelle et familiale. C'est un prix exorbitant à payer que de perdre un enfant bien-aimé sans raison logique à donner à sa mort. Abeer était mon troisième enfant. Elle avait 10 ans ; elle ne combattait pas ni ne résistait à l'occupation. Elle ne connaissait même rien de ce conflit, et ne

faisait partie d'aucune faction politique, mais sa vie fut sacrifiée à cause de l'occupation, uniquement parce qu'elle était une fillette palestinienne.

Il n'est pas facile de parler de ces choses dans le cadre de la réconciliation et du pardon ou pour surmonter les conséquences de ce conflit. Les discussions théoriques sur les valeurs humaines sont bien différentes de cette tentative réelle de mettre ces valeurs en pratique dans la réalité. La tolérance, la réconciliation et le pardon sont de nobles valeurs humaines. Nous les apprenons en même temps que nous apprenons la haine et la peur. Mais ce sont là des perspectives toutes personnelles qui affectent l'intimité de la personne dans ses moindres recoins par rapport à la réalité brutale, et parfois même au-delà des plus nobles valeurs théoriques.

Beaucoup de gens de convictions religieuses différentes pensent que le concept de pardon est un concept religieux. Même si cela était vrai, selon ma foi de musulman qui croit en l'unicité de Dieu, c'est aussi un concept humain.

Les religions sont venues pour refléter la nature humaine, elles s'y conforment et ne la prennent pas à contre courant. L'islam, par exemple, parle du concept d'amnistie, qui est la forme la plus élevée de la tolérance, car la signification linguistique du mot "amnistie" est l'effacement des conséquences de ses actes quand vous pardonnez à votre ennemi, à votre adversaire ou à celui qui sous a offensés. C'est une amnistie durable, sans retour en arrière possible, et qui n'est pas liée à un prix à payer ultérieurement pour avoir obtenu cet effacement.

L'islam nous pousse à ajouter encore un autre aspect à l'amnistie – la purification de l'âme humaine des rancunes et des haines, qui est la bienfaisance. La bienfaisance est la forme la plus haute de l'amnistie et de la tolérance entre les êtres humains. Cela signifie de faire du bien à ceux qui vous offensent, après le pardon.

À partir de là, le pardon devient un style de vie et une façon d'être qui inclut tous les aspects de la vie. La capacité de se réconcilier avec l'autre et de lui pardonner commence avec la capacité d'une personne de se réconcilier avant tout avec elle-même, car le pardon est d'abord profitable à nous-mêmes plus qu'à l'autre.

Je veux insister ici sur ce que signifie le processus de réconciliation dans le contexte du conflit actuel israélo-palestinien. Il ne peut y avoir de réconciliation ni paix tant que l'occupation israélienne continue. Un processus de réconciliation et la signature d'un traité de paix entre deux parties, ne deviennent valables qu'après la fin de l'occupation.

Ce que nous faisons au PCFF n'est qu'un début, c'est la préparation du processus de réconciliation qui suit l'accord. Par conséquent, le début de la paix correspond au dernier jour de l'occupation. Nous avons le droit de nous souvenir du passé. C'est notre droit d'être libérés de la douleur et de la tragédie. Mais c'est notre devoir d'être plus forts, plus grands que notre chagrin et que notre douleur. Nous devons poursuivre notre chemin d'êtres vivants pour construire l'avenir.

Bassam Aramin est co-fondateur des Combattants pour la Paix. Titulaire d'un Master sur l'Holocauste, il travaille (et en est un porte-parole) pour les relations internationales du Forum du Cercle des Parents endeuillés - Forum des Familles

Trad. V. Higgins



Festivités militarisées - À Pâque, colons et soldats envahissent les rues d'Hébron lors de la visite des sites historiques. Lourdemment armés, leur présence perturbe le marché grouillant d'activités et suscite tension et peur.

PARDON ET VENGEANCE, après cinquante ans d'occupation.

Rami Elbanan, membre du Cercle des Parents endeuillés – Forum des familles.

Les Juifs n'oublient, ni ne pardonnent jamais.

Les prières de Yom Kippur rachètent les péchés de l'homme envers Dieu, mais pas les péchés entre deux personnes. Nous portons le fardeau de 3000 ans d'histoire, victimes d'injustice, de pogroms, de massacres et d'holocaustes. Nous avons des journées de commémoration avec jeûne et souvenir ; nous envoyons nos enfants visiter les camps de la mort, année après année, et leurs livres d'école sont remplis d'histoires horribles. De la vieille crainte des Juifs d'être anéantis est sorti un monstre.

C'est ainsi que la longue occupation a créé une situation de domination d'un peuple sur un autre, à un prix insoutenable pour les deux. La loi martiale a créé

la résistance, la résistance a créé l'oppression, et celle-ci a créé le terrorisme aboutissant à encore plus d'oppression et de contre-terrorisme. La plupart des victimes ont été des innocents.

La possession des territoires occupés a fait des Israéliens un peuple d'assassins et de victimes.

Cette situation a créé un cycle de deuils avec tous les sentiments violents qui l'accompagnent. Un cycle infini de sang s'est créé, chaque partie se réfugiant dans sa propre situation de victime, sans se soucier de la souffrance de l'autre. C'est comme cela qu'à chaque instant une goutte de sang s'ajoute à cette chaîne : tu tues un des miens, et je tuerai l'un des tiens, et ainsi de suite. Comme dans les guerres entre bandes rivales, ou comme des chefs de

mafia défendant leur honneur et leurs intérêts.

Les deux nations ont créé des systèmes très sophistiqués de lavage de cerveaux, qui ont développé des mouvements sociaux allant jusqu'à inculquer dans la jeune génération une volonté de sacrifice de soi. Ceci se réalise dans l'ignorance de l'autre partie, et en la faisant passer pour un monstre mortel à tous les niveaux - académies, littérature et poésie, médias, et jardins d'enfants ; dans les livres scolaires, dans les écoles et les lycées.

Dans les cultures juive, chrétienne et musulmane, un grand respect entoure les défunts martyrs, *shahids*, et héros. Cette vieille tradition perdure dans le nationalisme de nos jours.

Quand un jeune se sacrifie pour la défense de sa patrie ou pour une guerre menée par ses forces armées quelque part ailleurs, aussitôt, lui et sa famille reçoivent le soutien et le respect de la nation. Les chansons, le cinéma et les livres ont toujours élevé et exalté l'héroïsme et le sacrifice. Des deux côtés, toute une industrie de mémoire et de commémoration a vu le jour. Les deux parties exaltent le sang ; il y a des rites et des "journées de colère" toutes destinées à renforcer le sentiment de victimisation ; ainsi est confirmé que l'engagement et le combat justifient l'absence de choix.

Comme déjà mentionné, le fait d'avoir perdu des proches entraîne un tas d'émotions telles que rage, frustration et colère.

La question se pose : Que faire de toutes ces émotions ? Que faire de cet immense fardeau de souffrances, qui a tous les caractères de l'énergie nucléaire ? Cette puissance énorme sera-t-elle utilisée pour détruire, pour tuer d'avantage d'êtres humains et créer un cercle infini et sanguinaire, ou sera-t-elle utilisée pour éclairer et élargir les fissures dans le mur de la haine et de la peur ? Voulons-nous continuer à payer ce prix exorbitant ? Ou bien essayerons-nous de redéfinir ce pour quoi nous mourons et ce pour quoi nous tuons ?

Au fur et à mesure que le nombre des victimes de l'occupation augmente, de plus en plus de familles palestiniennes et israéliennes commencent à remettre en question le caractère sacré et le but du combat armé. Des deux côtés on a entendu s'élever de nouvelles voix. Celles de parents qui ont perdu des proches, qui se refusent à accepter ce degré de fatalité, et qui choisissent au contraire de voir la tragédie comme un levier

pour un changement. Des familles qui n'acceptent pas de voir leur martyr confisqué au profit de la continuation du combat, mais qui choisissent d'utiliser leur perte comme une base de réconciliation et de paix, s'efforçant ainsi de protéger d'autres familles d'un aussi cruel.

Plus de six cent familles ayant perdu des proches, victimes du terrorisme et de la guerre se sont réunies sous le dénominateur commun d'un Forum de Réconciliation et de Paix des Familles palestiniennes et israéliennes ayant perdu des proches. Cette association pourrait bien être la seule organisation ne cherchant pas de nouveaux membres ! C'est là une situation rare et inhabituelle, parce que là les gens cherchent une symétrie entre l'occupant et l'occupé, et ils découvrent des moments d'espoir au sein d'un profond découragement, au milieu de slogans comme "Mort aux arabes" d'un côté, et "Normalisation" de l'autre. C'est là un exemple presque sans précédent dans l'histoire des guerres entre nations : la volonté de réconciliation entre ceux qui ont payé le prix suprême – des deux côtés. En pleine lutte et malgré le désir naturel de vengeance, ils sont tournés vers l'avenir, dans l'espoir d'avoir ensemble une meilleure existence, tout en gardant leur regard fixé sur le passé. Les victimes elles-mêmes excluent radicalement le cycle de la violence. Ce sont des gens opposés à l'occupation et convaincus qu'il est possible de mettre fin au conflit par le dialogue. Ils croient que nous sommes destinés à vivre ensemble sur cette terre - ou bien à partager d'immenses cimetières, sous cette terre. C'est là une des très rares voix raisonnables à se faire entendre dans notre sombre

actualité.

Voici le tragique prix de l'occupation : Rami Elhanan était soldat dans l'IDF (Forces de Défense israéliennes), et il a combattu dans trois guerres. Smadar, sa fille de 14 ans fut tuée dans un attentat suicide palestinien, le jeudi 4 septembre 1997 à Jérusalem. En tant que juif, Ramin Elhanan ne sait pas comment pardonner, Pardonner le meurtre d'innocents, cela lui échappe. Il ne comprend pas comment il est possible de pardonner le meurtre d'enfants innocents qui n'ont rien fait de mal à personne, qu'ils soient arabes, juifs, chrétiens ou hottentots.

Mais il comprend que des poussées de colère et le désir naturel de vengeance puissent envahir une personne, et faire naître en elle des sentiments irrationnels. Tous les jours, il se demande : Si je tue quelqu'un en représailles, est-ce que cela va me redonner ma fille ? Si je fais souffrir quelqu'un, est-ce que cela va rendre moins insupportable ma peine profonde ? Il croit qu'entre ces sentiments contraires de "haine" d'un côté, et de "pardon" de l'autre, il doit y avoir une voie intermédiaire : "la réconciliation".

Pour lui, tout est dans le modeste petit mot de "respect". Reconnaître la peine de l'autre et son humanité induit un engagement profond en faveur de ses droits humains. Cette reconnaissance ouvre la porte à la création d'un processus de réconciliation, et donne une base à un débat en profondeur sur la politique à suivre.

Finalement, la paix va l'emporter. *Inch'Allah !*

Rami Elhanan est né à Jérusalem, Juif de septième génération sur place, Israélien et – plus important – un être humain. Il est le père de Smadar Elhanan qui fut tuée lors d'un attentat suicide à Jérusalem au mois de septembre 1997. Il est le codirecteur israélien du Forum Cercle Parents-Familles.

- Trad. B. Messerschmidt.



Fouille du sac d'un étudiant : « Une enquête effectuée dans 33 municipalités, en 2015, a révélé que près d'un élève sur cinq, en Cisjordanie, doit passer par un poste de contrôle pour aller à l'école. Des fouilles au corps, ou des sacs, sont fréquentes ; écoliers et enseignants subissent un harcèlement régulier, y compris par l'intimidation verbale, de la part des soldats israéliens. » Source : Liberté de mouvement, la situation des Droits Humains dans les territoires occupés, y compris à Jérusalem-Est. - Février 2016.

http://www.ohchr.org/Documents/Countries/PS/SG_Report_FoM_Feb2016.pldf

Soulha, Réconciliation.

Jean Zaru

Montrer du doigt pour accuser, c'est le carburant d'un cycle de conflit. Pourtant le prophète Isaïe offre de l'espoir à ceux qui veulent trouver un autre chemin :

« Si tu cesses chez toi de faire peser des contraintes, de ridiculiser les autres en les montrant du doigt, ou de parler d'eux méchamment, si tu partages ton pain avec celui qui a faim, si tu donnes à manger à qui doit se priver, alors la lumière chassera l'obscurité où tu vis ; au lieu de vivre dans la nuit, le Seigneur restera ton guide ; même en plein désert, il te rassasiera et te rendra des forces. Tu feras plaisir à voir, comme un jardin bien arrosé, comme une fontaine abondante dont l'eau ne tarit pas. Alors tu relèveras les anciennes ruines, et tu rebâtiras sur les fondations abandonnées depuis longtemps. On te nommera ainsi : « Le peuple qui répare les brèches des murailles et redonne vie aux ruelles de la ville ».

(Is. 58, 9b-12 – trad. FC , Ndt.)

Comment se débarrasser des contraintes et du doigt accusateur ? Quelles sont les exigences de la réconciliation ? Je ne peux pas me réconcilier avec des structures de domination et d'oppression, en m'abritant sous les mots de paix et de réconciliation. Quand des paroles de paix et de guérison sont prêchées sans s'occuper d'un changement véritable de la situation d'oppression des faibles créée par les puissants, c'est pour moi de l'hypocrisie. Trop souvent, dans notre réflexion sur la paix et la réconciliation, c'est aux opprimés qu'on fait appel pour qu'ils pardonnent et se réconcilient d'une façon qui tend à perpétuer plutôt qu'à corriger les sources de l'injustice, de l'aliénation ou de la division. La réconciliation peut alors devenir une faillite allant jusqu'à accepter le statu quo, en pensant que l'on ne peut rien changer

Une réelle réconciliation implique une profonde restauration de la vie des gens,

surtout de ceux qui ont souffert. Cela exige de restaurer la dignité des victimes de la violence. La réconciliation comporte quatre aspects - politique, économique, psycho-social et spirituel. Le Christ n'a pas seulement annoncé la bonne nouvelle que les malades peuvent être guéris. Il a guéri ; et c'est en agissant qu'il a annoncé le Royaume. La parole et l'action ne font qu'un. Elles sont inséparables. La réconciliation est au centre de l'évangile et ceux d'entre nous qui sont chrétiens doivent travailler activement à réconcilier – en restaurant des vies et en proclamant la bonne nouvelle. La réconciliation en tant que moyen de transformation nous met au défi de résister à la tentation de simplement changer les meubles de place. Il s'agit de restaurer ; que ce soit dans les structures de notre psychisme ou dans celles de notre planète.

Mais, c'est un fait que de nombreux Israéliens ne se sentent pas coupables de ce qu'ils ont fait.

Ils n'ont pas l'impression d'avoir mal agi, en raison de leur idéologie sioniste. De ce fait, la réconciliation n'est pas un problème pour eux. Ils sont nombreux à nous parler de réconciliation en suggérant une paix hâtive. Ils parlent de réconciliation plutôt que de libération, ou de réconciliation comme d'un processus programmé. Ces propositions nous invitent, nous victimes de la violence, à passer l'éponge sur le passé et à pardonner en tant que chrétiens. En banalisant et en ignorant l'histoire de la souffrance, les victimes sont oubliées et les causes de leur souffrance ne sont jamais dévoilées ni prises en compte. La réconciliation n'est pas une paix hâtive qui essaie de contourner les causes de la souffrance. Si les causes ne sont pas établies, la souffrance va continuer. La roue de la violence continue à tourner, et de plus en plus de gens seront écrasés.

Permettez-moi de vous expliquer notre façon à nous, Palestiniens et Arabes, de faire la paix et d'accorder le pardon.

Si mon voisin ou un autre membre de la communauté a porté atteinte à ma dignité de quelque façon que ce soit, s'il a pris ma terre ou blessé un des membres de ma famille, le premier pas dans cette démarche non-violente de faire la paix, est que la personne qui m'a fait du mal choisisse un médiateur, une personne reconnue dans la société pour son respect de la justice et de la réconciliation. On procède alors de la façon suivante :

1. Une date est fixée pour venir me rendre visite en présence des membres de ma communauté familiale. La réconciliation implique la participation de la communauté.

2. La personne qui m'a causé du tort viendra avec son médiateur ainsi qu'avec les membres de sa communauté familiale. La réconciliation inclut cette expression d'humilité.

3. La personne qui m'a causé du tort reconnaît le mal qui a été fait. Ensuite, engagement est pris de



Continuez à récolter ! Continuez à résister ! – L'armée israélienne impose des mesures sévères aux paysans palestiniens qui doivent obtenir une autorisation pour ramasser leurs olives.

réparer le tort et une demande de pardon est formulée. La Réconciliation implique d'établir sincèrement la vérité, et de s'engager à réparer le dommage.

4. Le médiateur prend la responsabilité de faire exécuter la réparation du dommage. Il est une tierce personne de confiance qui veille à ce que réparation soit faite.

5. Ensuite le pardon est accordé (« ahli samah innah ») par ces mots « Vous êtes chez nous. Vous êtes parmi nous, et nous nous engageons à aider et à protéger la personne qui nous a fait du mal. Puis on déclare : « Le pardon est un don de Dieu » (« samah min Allah »). Le pardon est essentiel pour une véritable réconciliation.

6. Enfin, on partage en mangeant tous ensemble, en rompant le pain en commun, ce qui constitue un engagement d'amitié et de partage à la pace de l'hostilité ou de l'exploitation.

Cette façon de faire la paix et la réconciliation, dénommée "Soulha", respecte et restaure la dignité des deux parties. Plutôt que de continuer un cycle d'humiliation et de violence, La Soulha fait avancer vers une nouvelle relation d'équité et de respect. Par ma modeste expérience personnelle, j'ai découvert cette force singulière de la non-violence

qui vient de la nature réciproque de son approche : offrir respect et sollicitude d'un côté, tout en tenant compte de l'injustice comme de la non-coopération, ou de la défiance de l'autre côté.

Soutenons donc le développement d'une telle communauté innovante faite d'amis, une communauté qui dépasse les frontières, déconstruit l'idéologie dominante qui normalise le péché et l'injustice : une communauté qui donne forme à une pratique alternative de la solidarité !

**Nous formons un cercle
d'espoir,**

**Nous transmettons la flamme
entre nous.**

**Si ma bougie s'éteint, la tienne
l'allumera.**

**Ensemble nous formons une
lumière plus brillante,**

**Et chaque bougie offre sa
promesse propre**

**Que l'obscurité n'aura pas le
dernier mot.**

David McCauley

Extrait du livre "Occupés, mais Non-violents" [NDLR. en français, édit. Riveneuve, Paris, 2016, trad. F. Lucas] de Jean Zaru, une palestinienne quaker, qui est membre fondateur de Sabeel ; et présidente de la Communauté des Amis (Église quaker) de Ramallah..

Trad. P. Solère.



Le défi du christianisme.

Garder l'Espérance et Pardonner au sein de l'Oppression.

Fr. Jean Nyembo, SJ.

Cela fait plus d'un demi-siècle que mon pays, la République démocratique du Congo, a obtenu son indépendance du Royaume de Belgique, le 30 juin 1960. Pendant ce temps, nous avons connu différentes formes d'instabilité politique qui ont affecté toutes les dimensions de la vie nationale, passant de fortes oppositions sur les conceptions de l'autorité chez les autorités politiques, à la dictature, la démocratie avortée, la guerre d'agression, le clientélisme, l'amateurisme, le népotisme, et tout ce qui s'y rattache. Le pays,

l'un des plus riches en ressources naturelles, avec la mosaïque de ses peuples, est classé parmi les plus pauvres du monde. Le cri de la population congolaise se fait entendre plus fort aujourd'hui parce qu'elle ne voit pas clairement quand va prendre fin cette situation désastreuse pour que s'ouvre une ère de stabilité, de prospérité, de paix, de justice et de bonheur pour tous à laquelle elle aspire.

Comment alors, en tant que chrétiens, continuons-nous à travailler pour le royaume de Dieu, et le bonheur qu'il promet

aux siens, dans un tel environnement, sans tomber dans le piège de la haine, du ressentiment et de la vengeance ?

La pierre d'angle de toute espérance est ici la prière de Jésus pour ceux qui le mettent à mort : « Père, pardonne-leur parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. » (Luc 23, 34). Placés dans leur contexte, ce sont des mots très forts : il est tué par des gens qu'il était venu libérer de l'esclavage du péché (cf. Luc 4, 18). Pourtant, ce ne sont pas simplement des mots.



Cette courte prière, libératrice et puissante, exprime ce pour quoi Jésus est venu : donner la vie en abondance (Jean 10, 10). En d'autres termes, à son heure, l'heure de glorifier son Père par sa mort expiatoire, Jésus a adroitement évité le piège de la haine qui aurait pu le tenir captif des réalités du monde (pour lequel il semble naturel et normal de prendre sa revanche sur le mal). Mais en pardonnant, il a ouvert la voie à la gloire de sa résurrection, c'est à dire à la vie nouvelle en abondance à laquelle il appelle ses disciples. Souvenons-nous que la résurrection du Christ est ce qui donne sens à notre foi aujourd'hui. (cf 1Corinthiens 15, 14)

Nous tous, en de multiples occasions différentes, nous affrontons le mal qui jaillit du cœur de nos compagnons humains. Avec Jérémie, nous

nous écriions alors, « Le cœur est tortueux par-dessus tout, et il est incurable » (Jérémie 17, 9). Tortueux en effet lorsque, face à des actions mauvaises, on se demande pourquoi les gens agissent ainsi ? Le mal devient alors une chose absurde. Il m'est arrivé de me demander, en regardant un homme adulte lourdement armé, braquant son arme sur un petit garçon de dix ans à peine : comment un si petit garçon pourrait-il être une menace mortelle pour un homme de cet âge, au point qu'il se sente tellement en danger qu'il éprouve le besoin de se protéger avec une arme de destruction ? Ce n'est qu'une absurdité. Que faire alors ? Rappelons-nous la prière de Jésus : le pardon.

Le pardon est la réponse, non parce qu'il libère d'abord le coupable, mais parce qu'il libère la victime et l'empêche d'entretenir un cercle vicieux d'absurdité et de violence. Le pardon ne consiste pas à sous-estimer la gravité du mal ou à simplement oublier naïvement le mal commis. Il consiste à s'engager sur le chemin révolutionnaire d'un modèle différent de gestion des conflits. Nous ne pouvons pas espérer vivre dans un monde illuminé par la lumière de Dieu, si nous agissons comme ceux qui l'assombrissent par leurs actions mauvaises.

En pardonnant, le croyant chrétien ne renonce pas au combat pour faire passer la situation de l'obscurité à la lumière. Le pardon n'est pas faiblesse, il aide plutôt à se laisser « transformer par le renouvellement de votre intelligence » (Romains 12, 2). La liberté que nous trouvons en

pardonnant aide à imaginer des stratégies conformes à la volonté du Seigneur pour changer la situation.

Le pardon conduit à un réel discernement compris comme l'interprétation des mouvements de l'âme, ces tendances qui nous conduisent à faire soit le bien, soit le mal. Pour des chrétiens, le discernement fait partie de la vie quotidienne dans la mesure où ils sont tous les jours confrontés à des réalités qui sont un défi pour leur foi. Dans le conflit en cours, le discernement les emmène au-delà du discours pour en faire des initiateurs. Le discernement éveille la conscience des chrétiens pour qu'ils s'engagent, dans une lutte quotidienne, en conformité avec la volonté de Dieu de voir tout le monde vivre heureux.

Cela peut sembler un modèle hors de portée de simples efforts humains. Comment une jeune fille pourrait-elle pardonner spontanément à quelqu'un qui a détruit sa vie en tuant devant ses yeux sa famille entière ? Comment un vieil homme pourrait-il pardonner à un homme armé brutal, qui a violé et tué devant lui sa femme ? Dans des situations aussi extrêmes, après avoir réfléchi à l'importance du pardon et à ce qu'il implique, nous sommes amenés à réaliser combien c'est seulement par la grâce de Dieu, dans la prière, que nous pouvons pardonner et demander à Dieu de pardonner.

Vivons selon les exigences de notre foi qui fait de nous des vainqueurs au milieu du mal. Puissent les chrétiens vivant dans des zones de conflit être ce à quoi les appelle la Bonne Nouvelle du salut : lumière et sel de la terre.

Fr. Jean Nvembo, Centre de Recherches et de Formation de la Compagnie de Jésus, République Démocratique du Congo. Ami et ancien bénévole à Sabeel Jérusalem.

APERÇU DE NOS ACTIVITÉS



Réunion de membres du clergé, avec leurs épouses.

R



Jérusalem – L'histoire de l'enfant vue avec des yeux de Palestiniennes.



Retraite communautaire sur la Théologie palestinienne de la Libération.



Retraite de membres du clergé avec leurs épouses au Mont Carmel – Haïfa.



Visite au musée de l'héritage palestinien.



Lancement du livre « Haïfa »,
avec son auteur Johnny Mansour.



Une visite à Nazareth.



Ateliers de formation pour animateurs d'études bibliques.



Soirée consacrée à la vie du Frère Charles
de Foucauld, et aux relations interreligieuses.



Visite à Haïfa, en souvenir de 1948.

Jésus-Christ, le Libérateur,
avant et maintenant,
face à l'héritage de l'injustice.

LA 10^{ème} CONFÉRENCE INTERNATIONALE
DE SABEEL,
DU 7 AU 13 mars 2017.



**Il y a 30 ans,
c'était la première Intifada.**



**Il y a 100 ans,
c'était la Déclaration Balfour.**



10 ans de divisions palestiniennes.



**50 ans d'Occupation.
2017 EST UNE ANNÉE DE JUBILÉ.**



**Il y a 70 ans,
c'était le plan de Partition.**



Prix : Les frais de séjour pour la Conférence sont de 1400 \$
(+ un supplément de 350 \$ pour chambre individuelle)

Cette somme correspond aux frais de logement et de repas pour 7 nuitées, à tous les déplacements et frais de visite. **Elle ne couvre pas** le prix du transport aérien, ni les assurances de voyage.

Plus de renseignements sur : www.sabeel.org

Sabeel

Centre œcuménique de Théologie de la Libération
P.O.B. 49084 Jérusalem 91491
Tél. 972 2 532 7136 Fax. 972 2 532 7137



Consultez notre site
récemment mis à jour
www.sabeel.org

Adresse courriel générale : sabeel@sabeel.org
Département du clergé : clergy@sabeel.org
Département international : world@sabeel.org
Département Jeunesse : youth@sabeel.org
Média : media@sabeel.org
Visites : visit@sabeel.org

Sabeel-Nazareth

P.O.Box 50278, Nazareth 16120 – Israël

Tél. 972 (4) 6020790
Adresse courriel : nazareth@sabeel.org

AMIS INTERNATIONAUX DE SABEEL

Amis de Sabeel – Amérique du Nord (FOSNA)

Tarek Abuata, Executive Director
PO Box 9186, Portland, Oregon 97207 USA
Tél. (1)-503-653-6625
Courriel : friends@fosna.org
Site web : www.fosna.org

Amis de Sabeel – Scandinavie, Suède

Marianne Kronberg
Hjortnäs vägen 27 S- 793 31 Leksand / Sweden
Tél. (+46) 706 095010
Adresse courriel : mkronberg1951@yahoo.se
Site web : www.sabeelsverige.se/

Amis de Sabeel - Canada (CFOS)

The Rev. Robert Assaly
7565 Newman Blvd.
P.O. Box 3067 Montreal, QC H8N 3H2
Tél. (+1)-503-653-6625
Adresse courriel : sabeelcanada@gmail.com
Site Web : <http://necefsabeel.ca/>

Amis de Sabeel – Scandinavie – Norvège

Kirkens Hus
Rådhusgata 1-3
0151 Oslo - Norway
Tél. (+ 47) 47340649
Courriel : haugen@diakonhjemmet.no
Site Web: sabeelnorge.org

Amis de Sabeel - Royaume uni (FOS-UK)

Mark Battison, Director
Watlington Rd - Oxford OX4 6BZ / U.K.
Tél. (+44) 1865 787419 ou 787420
Adresse courriel: info@friendsofsabeel.org.uk
Site web: www.friendsofsabeel.org.uk

Amis de Sabeel – Océanie Inc. (FOS-AU)

Ken Sparks
PO Box 148
Deception Bay Qld 4508 Australia
Site Web: www.sabeel.org.au

Amis de Sabeel - Irlande (FOS-IR)

Rev. Alan Martin
9 Sycamore Road – Dublin 16 - Irlande
Tél. 00-353-1-295-2643
Adresse courriel : avmartin24@gmail.com

Amis de Sabeel – France (ADSF)

Pasteur Ernest Reichert
12, rue du Kirchberg F - 67290 WINGEN S/
MODER
Tél. +33 (0)3 88 89 43 05
Adresse courriel : ernest.reichert@gmail.com
Blog: <http://amisdesabeel-france.blogspot.com>

Ami de Sabeel – Pays-Bas (FOSNL)

Marike Gaastra
Lobdendijk 5
3991 EA Houten Pays-Bas
Tél. (+31) 030 6377619
Adresse courriel : info@vriendenvansabeelnederland.nl
Site web: www.vriendenvansabeelnederland.nl

Amis de Sabeel – Allemagne

c/o Canon i.r. Ernst-Ludwig Vatter
Hagdornweg 1
70597 Stuttgart / Allemagne
Adresse courriel: fofsabeel-germany@arcor.de
Site Web : www.fvsabeel-germany.de

D É C L A R A T I O N D ' O B J E C T I F D E S A B E E L

Sabeel est un mouvement œcuménique de base de théologie de la libération, pour les chrétiens palestiniens. S'inspirant de la vie et de l'enseignement de Jésus-Christ, cette théologie de la libération vise à fortifier la foi des chrétiens palestiniens, à promouvoir l'unité entre eux, et à les aider à agir pour la justice et l'amour.

Sabeel s'attache à développer une spiritualité basée sur la justice, la paix, la non-violence, la libération, et la réconciliation dans les diverses communautés nationales ou religieuses. Le mot « *sabeel* » est un mot arabe signifiant à la fois le "chemin", le "chenal", ou la "source d'eau vive".

Sabeel s'efforce aussi de développer dans l'opinion internationale une conscience plus claire de l'identité, de la présence, et du témoignage des chrétiens palestiniens, ainsi que de tout ce qui les concerne aujourd'hui. Il encourage les personnes individuelles comme les groupes, à travers le monde, à travailler pour une paix juste, complète et durable, établie sur la vérité, et rendue possible par la prière et par l'action.

Sabeel

Centre œcuménique de théologie de la Libération

P.O.B. 49084 Jérusalem 91491

Tél. : 972.2.532.7136

Fax : 972.2.532.7137

Cornerstone : cornerstone@sabeel.org

ou consultez notre site web : www.sabeel.org

Relecture et rédaction, G. Charbonnier - 3 décembre 2016.